

Emile Habibi

Sur la tombe d'Emile Habibi figure cette inscription : « Je demeure à Haïfa ». Epitaphe où l'on peut déceler un dernier clin d'œil, malicieux comme il se doit, à l'adresse d'un autre écrivain palestinien, Ghassan Kanafani, assassiné à Beyrouth en 1972, qui avait intitulé un de ses romans, *Retour à Haïfa*. Mais il y a surtout, dans ces quelques mots, l'engagement passé entre Emile Habibi et sa ville natale, et fidèlement tenu jusqu'au bout. Celui d'y rester, bien sûr, porteur et témoin d'une indéracinable arabité, mais aussi la promesse d'exhorter les siens, ce million de Palestiniens qu'on nomme étrangement les Arabes d'Israël, à vivre et à espérer. Il sera dit un jour que cet homme, au-delà des inévitables controverses sur son action politique, s'est acquitté de cette tâche comme personne.

Ecrivain, Emile Habibi ne ressemblait non plus à personne. Dans son roman le plus célèbre, *Le Peptimiste*, il s'est délibérément éloigné de tous les modèles occidentaux, mariant les différentes formes narratives arabes, celles des conteurs populaires et celles des grands prosateurs de l'âge classique, pour camper un personnage truculent, figure de l'homme opprimé mais insoumis, le frère palestinien du brave soldat Svejik. Par son humour corrosif, son art consommé de la digression, sa langue raffinée et pourtant savoureuse, il a inventé une manière, un style, un ton, l'un des très rares dans la littérature arabe d'aujourd'hui qui soit vraiment personnel.

N'est-ce pas là, d'ailleurs, dans cette relation toute particulière à la langue arabe classique, que réside l'apport *politique* majeur d'Emile Habibi ? C'est en l'apprivoisant, en explorant ses infinies beautés, en l'adaptant aux préoccupations de notre temps et à sa propre fantaisie, en la maintenant avec lui à Haïfa, que cet Arabe d'Israël, sujet plus que citoyen, aura été un grand résistant.

— FAROUK MARDAM-BEY